

William FAULKNER (1897~1962) - The Sound and the Fury - *Le Bruit et la Fureur* (1929)

Traduit de l'américain par Maurice Edgar COINDREAU (1972) (1)

William FAULKNER s'est souvenu de l'expression « *sound and fury* » quand il s'est agi de choisir un titre au roman qu'il venait d'achever. SHAKESPEARE en était l'auteur dans sa tragédie *Macbeth*. À l'annonce par Seyton de la mort de lady Macbeth, Macbeth (acte V, scène 5, lignes 25 à 29) définit la vie ainsi:

*"Life's but a walking shadow; a poor player,
That struts and frets his hour upon the stage,
And then heard no more: it's a tale
Told by an idiot, full of sound and fury,
Signifying nothing."*

La vie n'est qu'une ombre qui marche, un pauvre acteur
Qui se pavane et s'agite à son heure sur la scène,
Et puis qu'on n'entend plus : «c'est un récit
Raconté par un idiot, plein de bruit et de fureur,
Qui ne signifie rien. »

*

« *Le Bruit et la Fureur* », publié en 1929, fait partie avec *Sartoris* (1927), *Absalon ! Absalon !* (1936), *L'Invaincu* (1938), *Descend moïse* (1942), *L'intrus* (1948), *Requiem pour une nonne* (1951), de la « *saga de Jefferson* » (alias Oxford, Mississippi) qu'il appela le « *Livre* ». Ces 7 romans ont pour décor le Sud natal de William FAULKNER, dont il immortalisa le comté d'Oxford sous le nom de Yolnapatawpha.

*

Lire la préface de Maurice Edgar COINDREAU apporte une aide considérable à la lecture du récit.

Le drame se déroule entre les membres de trois générations de Compson, une vieille famille du Sud des États-Unis servies par trois générations de nègres.

*

Plan

L'histoire :	2
Plan du roman :	2
7 avril 1928	3
2 juin 1910	3
6 avril 1928	3
8 avril 1928	4
Le style :	4
FAULKNER, témoin de son temps :	4
La psychanalyse :	5
Le sort des arriérés mentaux	5
La ségrégation raciale	5

La crise financière	5
L'émigration italienne	5
L'évolution des moyens de communication et de circulation	5
Conclusion :	6
Notes :	6

*

L'histoire :

Autrefois prospère, fière et arrogante, la famille de Caroline Bascomb et Jason Compson, ruinée, vit maintenant dans la misère et la déchéance.

Maury, le dernier enfant du couple, est idiot congénital. Caroline vit cette épreuve comme une punition du ciel. Afin de ne pas souiller le nom de Maury Bascomb, son frère, elle décide de changer le prénom de l'enfant qui s'appellera désormais Benjamin. Hypochondriaque, Caroline vit recluse dans sa chambre où elle soigne ses perpétuels maux de tête provoqués par les cris de celui que tous surnomme Benjy. L'éducation des enfants repose entièrement sur le père de famille. Benjy est très attaché à sa sœur Caddy qui a sur lui une action apaisante.

La personnalité de Caddy était déjà très affirmée dès l'enfance. Enceinte d'un certain Dalton Ames, Caddy est mariée en urgence par les parents à Sydney Herbert Head rencontré dans une station thermale de l'Indiana. Fou de jalousie, Quentin, qui éprouve un amour platonique incestueux pour sa sœur, se suicide à Harvard. Un an plus tard, S. H. Head répudie Caddy quand il découvre qu'il n'est pas le père du bébé. La jeune femme abandonne à ses parents, l'enfant qui vient de naître. En souvenir de son frère, elle a appelé la petite fille Quentin.

Après avoir sombré dans l'alcoolisme, le père meurt laissant une famille ruinée. Caroline reste désemparée avec un bébé à élever et un fils idiot. Elle se laissera mener par son autre fils survivant, Jason, un monstre de fourberie au sadisme diabolique. Furieux, ce dernier voit ses perspectives d'avenir compromises. Benjamin est castré après s'être échappé et avoir tenté de violer une petite fille. Depuis, confié à la garde d'un domestique, il erre, tête baissée, langue pendante, bavant et poussant des cris tel une bête, le long de l'enclos de la cour.

En 1928, à l'époque du roman, Quentin a dix-sept ans. Pour tous, la jeune fille « tient de sa mère ». C'est une fille peu farouche avec les jeunes gens de la ville. Jason la déteste et la poursuit de sa haine.

*

Plan du roman :

Les monologues intérieurs de trois personnages composent les trois premières parties du roman :

- La première nous fait entrer dans l'univers intérieur de Benjy, le 7 avril 1928 : « *La vie ... c'est un récit raconté par un idiot* ».

- Dans la deuxième, nous suivons la bousculade des pensées dans le cerveau torturé de Quentin le jour de son suicide à Harward le 2 juin 1910.

- Le flux de haine, de cynisme et de jalousie qui occupe l'esprit de leur frère Jason, les actions qui en découlent le 6 avril 1928, constituent la troisième partie.

Dans la quatrième partie, Faulkner narre, les événements du 8 avril 1928.

7 avril 1928 : Benjy livre en vrac, à l'état brut, des bribes de faits, de phrases, de mots ressassés, de perceptions olfactives, visuelles, sonores, souvent sans rapport de cause à effet. Il est incapable d'abstraction et de compréhension, ignore les liens psychologiques entre les personnages et leurs actions. L'expression de sa pensée est élémentaire, littérale, un bric-à-brac incohérent où se côtoie tout ce qui a attiré son attention. Autiste, Benjy s'est construit un îlot de vie dans lequel il se repère et se déplace. Une acuité sensorielle très vive compense son handicap, lui fait appréhender les situations insolites et pressentir les dangers avant les autres. Mutique, il exprime son désarroi par des gémissements, des cris, des hurlements qui emplissent l'espace sonore de la propriété des Compson.

2 juin 1910 : Quentin s'exprime au passé. Il revit sa dernière journée à Harward, dont l'emploi du temps avait été minutieusement prémédité. Il avait séché les cours, préparé deux lettres d'explication, pris ses dispositions afin que ses affaires soient en ordre. Il avait écrasé sa montre, en avait arraché les aiguilles. Le mécanisme avait beau toujours fonctionner, son tic-tac se faire entendre, qu'importe ! Il maîtrisait la fuite du temps ! Il s'était procuré les deux fers à repasser qui devaient le lester afin d'assurer sa mort. L'attraction de l'eau était telle qu'il avait passé la plus grande partie de la journée le long de la rivière et au bord du lac.

Son discours intérieur est ponctué de réminiscences lancinantes, d'allusions bibliques, littéraires et de maximes énoncées par son père. Des noms surgissent. Quentin les scande. Impromptus, ils reviennent, s'imposent. Il les scande encore. Le jeune homme est culpabilisé par ses pensées d'inceste. Taraudé par les élancements de sa jalousie, ses jeux de mots ridiculisant leur nom dépersonnalisent ceux qui lui ont volé sa sœur. Sans répit, l'idée du suicide s'impose. Il n'est pas seul : son ombre le précède, l'odeur insistante du chèvrefeuille l'enveloppe. Par association d'idée, l'eau le ramène vers le skiff (1) de son condisciple Gérald Bland et les allusions de ce fils-à-maman gâté, snob et jouisseur, sur la légèreté sexuelle des jeunes filles du Sud. Des bouffées de haine brouillent l'esprit du jeune homme obsédé de la virginité et de la pureté de sa sœur Caddy. L'auto-harcèlement cérébral s'intensifie jusqu'à l'issue fatale.

6 avril 1928 : Jason a découvert qu'au lieu d'aller en classe, Quentin, sa nièce a rendez-vous avec un des comédiens du théâtre ambulancier. Jason convainc sa mère de le laisser prendre

les choses en main. Stimulé par son fond jaloux, haineux et cynique ajouté à sa rancœur d'être réduit à gagner sa vie à travailler dans une quincaillerie, Jason se lance dans une chasse-poursuite des jeunes gens qui se jouent de lui.

Au fur et à mesure de la lecture, les événements passés s'éclairent : la ruine de la famille, la vente du pré de Benjamin pour financer les études à Harvard du frère aîné, Quentin ; Caddy rejetée par la famille en raison de sa mauvaise conduite et de son mariage raté ; Quentin, fruit de l'inconduite de sa mère, qui ne peut être qu'une putain ; Benjy, castré pour avoir tenté de violer une petite fille ; l'alcoolisme et la mort du père ; la démission de la mère confite dans les pleurs, l'ombre, l'odeur de camphre et l'aspirine ; l'oncle Maury qui vit sur leur dos et tire des chèques à son profit ; les nègres paresseux qu'il faut nourrir ; Benjy promis à l'asile de Jackson quand il n'en tiendra qu'à lui. ...

8 avril 1928 : C'est le jour de Pâques, Dilsey à la cuisine et Luster auprès de Benjy, prennent leur service avant d'aller à l'office avec Benjy. Quentin, qui avait été enfermée dans sa chambre la veille au soir, s'est enfuie par la fenêtre dans la nuit, après avoir subtilisé trois mille dollars que son oncle s'était approprié à son détriment. Furieux, Jason se lance à la recherche des fuyards dans le sillage du théâtre ambulancier. Après avoir été assommé dans une bagarre avec un forain, vaincu par la migraine, Jason rentre bredouille. Pendant ce temps, à l'église, les Noirs sont rassemblés, le chœur entonne des chants qui soulèvent l'assistance. En chaire, le prêche extatique du prédicateur venu de Memphis chasse le quotidien misérable et toute la congrégation éblouie entrevoit la Lumière aux portes du Paradis. Au retour, les sabots de la jument Queenie, guidée par Luster, font sonner leur clic-clac. Assis à côté de Dilsey, Benjy, le regard vide, une fleur brisée pendue au poing, se tait enfin. Il retrouve ses marques.

*

Le style :

L'auteur a malmené la chronologie. Certaines parties adoptent les formes conventionnelles du récit. D'autres sont sans ponctuation, accumulent les ellipses, les pronoms personnels sans d'antécédent. Jason rapporte les dialogues de façon curieuse : «*moi ..., lui ..., et moi ..., et lui ...*».

Malgré les indications typographiques dans les deux premières parties, le lecteur est soumis à un casse-tête rempli d'embûches pour reconstituer quels sont les acteurs, la nature, l'origine, les conséquences des événements qui ont bouleversé la vie des membres de la famille Compson, leur succession, leur interférence, et leur corrélation. À qui attribuer tel propos ? telle réplique ? à quel sujet les affecter ? Il glane les informations chez chacun des narrateurs, à lui de les reconstituer.

*

FAULKNER, témoin de son temps :

La psychanalyse : Les monologues intérieurs de Benjamin, Quentin et Jason montrent que FAULKNER avait connaissance de l'évolution des découvertes des psychanalystes du début du XXe siècle, particulièrement sur l'inconscient et sur les symboles. Ces derniers abondent dans le roman.

Le sort des arriérés mentaux rejetés par la société, cachés par les familles et souvent enfermés dans des asiles de fous.

La prédestination : Les concepts sur la prédestination et sur la rédemption de nombreuses églises protestantes américaines se retrouvent ici. L'accumulation des malheurs qui frappent la famille en témoignent. Avoir péché en pensée (2) prend une grande part dans le désespoir qui a poussé Quentin à sa suicider.

La ségrégation raciale : Dilsey et Frony accompagnées de Benjy se rendent à l'église dans le quartier réservé aux Noirs. On s'interroge : le concept de ségrégation (3) se retrouverait-il au Paradis ? Les Noirs ont remarqué que les Blancs trouvaient normal que Benjy, arriéré mental blanc repoussant fréquente l'église réservée aux Noirs.

Trois générations de Noirs côtoient trois générations de Compson. Les Noirs sont les témoins privilégiés des joies comme des peines des Blancs. Ils les jugent avec clairvoyance et bon sens. Intuitivement, ils sentent le côté pervers de leur conduite : le changement du prénom de Maury, le traitement réservé à Caddy et plus tard à Quentin. Tandis que Caroline Compson interprète ses malheurs comme une punition du Ciel, Roskus y voit quelque effet de sorcellerie. Une personnalité admirable se détache de tous ces personnages : Dilsey tient modestement mais fermement la barre de cette famille à la dérive, materne le pauvre idiot, trouve des solutions pour le calmer, élève et protège les enfants. Plus tard, elle tentera de défendre Quentin contre des repréailles des adultes. Pour tout remerciement, cette brave femme supporte patiemment les caprices égoïstes de sa patronne et les rebuffades de Jason, l'une comme l'autre sans respect pour sa vieillesse.

La crise financière : L'histoire se passe à la veille de la crise économique de 1929. Jason boursicote et surveille les valeurs de la bourse qui se fixent à New-York. Les cours du coton baissent. Ulcéré Jason tient des propos racistes contre les banquiers juifs de New-York.

L'émigration italienne : L'aventure de Quentin et de la petite fille qui le suit Faulkner dresse un tableau de la communauté des émigrés italiens. Ceux-ci sont des travailleurs manuels qui vivent misérablement dans un quartier pouilleux, ne parlent pas ou mal anglais et cherchent la chicane.

L'évolution des moyens de communication et de circulation : La radiotélégraphie permet de transmettre les cours de la bourse de New-York, le jour même, dans tous les États-

Unis. Le développement de l'automobile. En 1910, Caddy est la première femme de la ville à conduire une automobile.

*

Conclusion

L'écriture de ce livre est très élaborée, chaque détail révèle son importance au fil de la lecture, si bien que celle-ci terminée, on éprouve le besoin de la reprendre. Paraphrasant la métaphore musicale de Maurice Coindreau, on découvre que toute la richesse d'un texte qui est loin d'être les mêmes paroles d'une chanson sur trois airs différents mais une seule et même œuvre savamment élaborée.

Maurice Edgar Coindreau écrit aussi dans sa préface « *L'esprit assez réfléchi pour saisir, à une première lecture, le sens de toutes les énigmes que nous propose M. Faulkner, n'éprouverait sans doute pas cette impression d'envoûtement qui donne à cet ouvrage unique son plus grand charme et sa réelle originalité.* » (p 15). Comment dire mieux ?

Notes :

1) Maurice Edgar COINDREAU (1892~1990)

Agrégé d'Espagnol, M. E. COINDREAU commence sa carrière d'enseignant au lycée de Madrid, puis de 1922 à 1961, il exerce au lycée de Princeton au USA.

Il traduit pour les Éditions Gallimard toute la génération de romanciers américains de l'entre-deux-guerres Dos Passos, Hemingway, Faulkner, Caldwell, Steinbeck, William Maxwell, Truman Capote, William Goyen, William Styron, Reynolds Price, Fred Chappell, Vladimir Nabokov (en collaboration), Shelby Foote, William Humphrey (en collaboration) ainsi que les romanciers espagnols Valle Inclán, Juan Goytisolo, Rafael Sanchez Ferlosio, Miguel Delibes, Elena Quiroga, Ana Maria Matute, Juan Marsé.

Un prix qui porte son nom récompense chaque année "le meilleur livre américain en traduction française", depuis 1981.

Il a écrit de nombreuses préfaces et introductions aux œuvres qu'il a traduites.

En 1942, *La Farce est jouée* ; en 1946, *Aperçus de littérature américaine*, en 1974 et 1992, *Mémoires d'un traducteur*, ses entretiens avec Christian Giudicelli, sont parus chez Gallimard.

http://www.imec-archives.com/fonds_archives_fiche.php?i=CND

2) Un skiff est un long bateau de compétition à un seul rameur.

3) La notion du péché s'applique autant en pensée qu'en parole ou qu'en action.

4) À l'issue de la Guerre de Sécession (1861-1865), le XIII^{ème} amendement à la Constitution fédérale du 1^{er} janvier 1865 a mis fin à l'esclavage sur tout le territoire américain, mais ne réglait pas pour autant la question de l'intégration des Afro-Américains à la communauté nationale. Un système légal de ségrégation raciale s'est imposée dans le Sud du pays jusqu'aux années 1950 et 1960.